

Hommage aux patoisants du Forez

Les débuts du groupe Patois Vivant

Il y a 34 ans, le 6 février 1976, se tenait, rue des Clercs, une première rencontre de patoisants ¹. C'était alors une toute nouvelle animation du Centre social de Montbrison créé peu d'années auparavant. Puis, pendant huit ans, de 1976 à 1984, des veillées se sont tenues chaque mois dans le même lieu.

Il s'agissait d'échanger en patois souvenirs, contes, anecdotes, chansons du passé. Les participants, peu nombreux - une ou deux douzaines - mais très fidèles, ont formé le groupe *Patois Vivant*. Tout est dans le nom : la volonté de sauvegarder le vieux parler forézien et de le considérer non pas seulement comme un sujet d'étude mais comme une langue vivante.



Antoinette Meunier



Xavier Marcoux

Des premiers animateurs de cette période relevons Antoinette Meunier, Pierre Dumas, Xavier Marcoux, Jean Chambon, Jean-Claude Fayard, Georges Démariaux, Célestin Masson, Marie Chèze, Marcel Epinat, Thérèse Guillot, Valérie Laurent, Jacques Barsalon...

Des dizaines d'heures d'enregistrement ont été réalisées. Une modeste revue semestrielle, justement intitulée *Patois Vivant*, a regroupé en 16 numéros ronéotypés quelques-uns des textes les plus significatifs transcrits et illustrés par Andrée Liaud. Ce sont de précieuses traces malgré des imperfections.

***Patois Vivant* : le retour**

En 1998, après une longue période de sommeil, le groupe *Patois Vivant* a repris des couleurs avec, en quelque sorte, une nouvelle vague de participants. Il y a, depuis douze ans, quatre veillées par an, les premiers mercredis d'octobre, de décembre, de février et d'avril. Elles se déroulent toujours au Centre social de Montbrison, installé maintenant place Pasteur. Elles sont animées avec un grand et affectueux savoir-faire par André Guillot entouré de Joseph Barou, Maurice Damon, Paulette Forestier et Anna Reboux. Il y a, tout à la fois, des changements et une vraie continuité.



Jean Chambon

¹ Les participants à la première rencontre étaient : Lucienne Cronel, Alain Fulchiron, Jean-Baptiste et Marie Chèze, Jacques Boyer, le Père Verchery, le Père Caleyron, Jean Chambon, Rosette Allègre, Andrée Liaud, André Guillot, Jean-Claude Pétri, François Georges et Joseph Barou, responsable de l'activité.



Célestin Masson

Des changements d'abord. L'assistance est importante, souvent plus de cent personnes, bien plus que vingt ans plus tôt. Beaucoup comprennent le patois mais ne le parlent pas. La moyenne d'âge est élevée. Les participants viennent de nombreux villages du Montbrisonnais, des montagnes du Soir et même des monts du Lyonnais. L'attitude des patoisants a aussi, semble-t-il, évolué. Maintenant, pour beaucoup, parler patois c'est affirmer avec une certaine fierté son identité et ses racines. Il y a quelques décennies, ils hésitaient à le faire et parfois même en éprouvaient un peu de honte.

Les intervenants des années quatre-vingt qui étaient âgés - certains auraient aujourd'hui plus de cent ans - ont presque tous disparu. La relève a été prise par une nouvelle génération, sans doute la dernière à s'exprimer avec aisance en patois. Relevons, au risque d'en oublier - que les intéressés nous pardonnent ! - ceux qui sont intervenus le plus souvent : le Père Jean Chassagneux, Thérèse Guillot, Maurice Brunel, Joseph Vente, André Berger, Anna Reboux, Marie Coiffet, Georges Démariaux, Marthe Défrade, Marthe Quétant...

Enfin la musique a fait son apparition. Chaque rendez-vous, à la manière des veillées villageoises, se termine, pour le plaisir, aux sons de l'accordéon d'André Berger ou d'André Guillot, et des harmonicas de "Fifi" Epinat, récemment décédé, et de ses amis Chavaren, Roux et Voldoire...



Maurice Brunel



André Berger



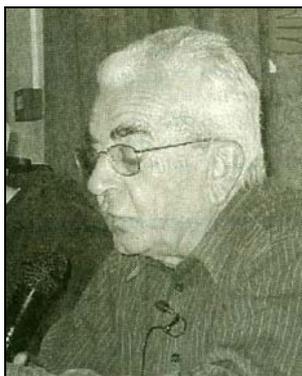
MM. Voldoire, Chavaren, Roux et Voldoire



Thérèse Guillot

Damien Ruffier

Marie Coiffet



Georges Démariaux

Et la continuité au fil des années ? Elle existe. Certains, comme l'ami Georges, sont là depuis l'origine. La plupart des participants d'aujourd'hui ont connu les anciens. Ils racontent encore certaines de leurs histoires, chantent leurs chansons. De façon informelle, le groupe *Patois Vivant* a formé des liens entre les générations et entre les divers villages du pays forézien. Il apporte aussi au Centre social un discret mais réel rayonnement au-delà de l'agglomération.

Patois Vivant est aussi un révélateur des relations entre Montbrison et sa campagne, spécialement la campagne montagnarde. Lorsque, pour introduire les veillées, André Guillot, en patois évidemment, interroge la salle : "Qui vient de Lérigneux ? de Saint-Bonnet ? de Roche ? de Marcilly ? de Sauvain ? de Champdieu ?..." les mains qui se lèvent sont bien entendu celles d'habitants de ces villages.

Mais beaucoup sont aussi celles de Montbrisonnais qui ont quitté l'un ou l'autre des villages cités pour s'installer en ville ou descendent d'ancêtres proches qui l'avaient fait avant eux. Même s'ils ne l'habitent plus, leur village d'origine demeure pour eux la première référence géographique, et le patois qu'ils y ont parlé une marque culturelle.

Alors le Centre social, au cours de chacune des séances citadines du groupe *Patois Vivant*, devient une sorte de conservatoire vivant de la langue forézienne ! Ces soirs-là, le patois se répand sur la ville... Les journaux en rendent compte. Montbrison se reconnaît alors montagnarde, comme elle le fait aussi à la Toussaint ou le jour de la fête patronale, qui voient les citadins remonter en grand nombre à leurs sources villageoises.



Joseph Vente



Père Jean Chassagneux

Ville et campagne ont de tout temps été dans une situation de dépendance mutuelle. L'une a également besoin de l'autre. Mais la nature de la relation se modifie à vive allure : chacun a remarqué que la ville étend son domaine bien au-delà de ses limites anciennes et se "ruralise", et que la campagne adopte des modes de vie nouveaux et "s'urbanise". Les populations se côtoient, quelquefois se mêlent. On sent bien qu'on cherche, avec hésitation, de nouvelles manières d'être. Le patois a été moyen de relation et de reconnaissance entre gens d'un même pays, signe d'une certaine façon de vivre - et de penser. Pour cela, il demeure, parmi bien d'autres, l'un des symboles utiles à la constitution de ces "nouveaux espaces territoriaux", de ces "schémas de cohérence territoriale" que, dans le langage d'aujourd'hui, les spécialistes de l'aménagement voudraient dessiner. Comment dirait-on cela en patois ?

Ne nous égarons pas : le patois disparaît. Il a depuis longtemps quitté la ville, même le jour du marché. A peine se retrouve-t-il encore, avec ses nombreuses variantes, dans les villages. Surtout dans les monts du Forez d'ailleurs. Mais alors, le nombre de patoisants peut se compter sur les doigts de la main. Or c'était plus qu'un langage. Avec lui une certaine façon de vivre - et de penser - s'en va. Le pays forézien y perd un peu de sa diversité, de sa couleur, de son âme. Les derniers patoisants, ceux pour qui c'était la langue maternelle, deviennent octogénaires.

Le groupe *Patois Vivant* du Centre social de Montbrison agit depuis longtemps, à son niveau, pour lutter contre ce déclin. Des publications ont été réalisées par *Village de Forez*. Les poèmes en patois de Chalmazel de Xavier Marcoux précédés d'une étude de Danièle Latta ont été diffusés. Quant aux remarquables travaux du Père Jean Chassagneux, qui est une sorte de félibre du pays de Saint-Jean-Soleymieux, ils ont fait l'objet de cinq cahiers de *Village de Forez*. Ils ont été regroupés dans un seul ouvrage. Et ainsi, le patois du canton de Saint-Jean est sans doute l'un des mieux étudié...

Le patois forézien sur Internet

En plus de trente années, des heures d'enregistrements ont été effectuées. Et aujourd'hui il faut utiliser Internet pour conserver des traces du patois forézien. Le site *Forezhistoire* (<http://forezhistoire.free.fr>) comporte désormais des pages de patois qui sont sonorisées. Certains enregistrements ont plus de 30 ans. Ils ont été faits en direct au cours de veillées. Xavier Marcoux (1911-1992) a été, sans doute, le dernier poète patoisant. Il lit ses poèmes en patois de Chalmazel. Pierre Dumas (1911-1995) chante des chansons traditionnelles. Jean Chambon (1915-1994) raconte des histoires en patois de Saint-Bonnet-le-Courreau et Célestin Masson avec le parler de Roche-en-Forez. Et figurent aussi Antoinette Meunier, Célestin Masson, Thérèse Guillot, Georges Démariaux, Henri Tissier, Valérie Laurent, Damien Ruffier, Joseph Vente, Maurice Brunel, André Berger, Anna Reboux, Marie Coiffet...

Le Père Jean Chassagneux (né en 1922) qui a étudié à fond le patois du canton de Saint-Jean-Soleymieux parle "des travaux et des saisons" d'autrefois... Il est possible aussi d'entendre à nouveau Marguerite Gonon qui, en avril 1977, parlait si bien du patois forézien devant une salle bondée, au Centre social de la rue des Clercs.

Il faut transmettre et sauvegarder

Il y a là une richesse à partager, accessible à tous car le plus souvent figure aussi la transcription en français. Ces pages sonores s'enrichiront tout doucement. Souhaitons déjà que soient nombreux les visiteurs du site et, surtout, les participants aux prochaines veillées. En tout cas, il faut vraiment rendre hommage à tous ceux qui ont animé, depuis le début, d'une façon ou d'une autre, le groupe *Patois Vivant*. Ce sont des "passeurs". Ils ont fait acte de transmission, avec modestie et sans façon. Leurs paroles, leurs chants et leur musique sont à tous, et destinés à être sauvegardés. Précieusement.

Pour le groupe *Patois Vivant* de Montbrison

Joseph Barou

Maurice Damon



L'ouvrage du Père Jean Chassagneux

Le patois quand on ne le parle plus, presque plus

Une petite fille de la ville, 3 ans et demi, passait quelques jours, cet hiver, chez ses grands-parents paternels, dans un village de la montagne forézienne. Le grand-père, 67 ans, reçoit la visite d'un de ses amis, un homme de sa génération, et entame avec lui une conversation. Ils s'expriment dans la langue familière qu'ils ont apprise dès l'enfance, avant même le français : ils parlent le patois de Saint-Bonnet-le-Courreau. La petite fille les écoute, étonnée, et commente : « Ils parlent anglais ! » Autant dire que, pour elle, ils parlent une langue étrangère.

L'anecdote appelle deux remarques : deux générations suffisent, du grand-père à la petite-fille, pour qu'une langue se fasse « étrangère » ; malgré de nombreuses et anciennes prédictions pessimistes, le patois forézien n'a pas disparu.

A quoi sert le patois quand on ne le parle plus, presque plus ?

Parmi les nombreux textes enregistrés en patois dont nous disposons ², j'ai retenu particulièrement un poème, parce qu'il contribue à apporter quelques réponses à la question. Il a été écrit en patois de Verrières et chanté, en janvier 1976, par son auteur, Antoinette Meunier, une fidèle des premiers temps du groupe *Patois Vivant* ³. Précisément, il traite du patois. Le voici dans le texte original, et dans sa traduction française :

Patoï, patoi

*Davan l'an mil, dunné lou Goloi,
De lou chan o lo vilo.
Parlavan le patoi.*

*Patoï, patoi longo de notrou père
Patoï, patoi voulon te gardè.*

*Djin le ton, notrou père, n'ériou pè de bourjoi,
E vouyajèvon guère, parlèvon le patoi.*

Patoï, patoi...

*On labouran lé téré chantèvon la chanson
O lo kouo de l'arère fejjion dré lou seyon.*

*In voulan o lo man, é féjjion lé méssou,
E l'ivèr djïn la granje botion a l'ékoussou.*

*Kan é l'ayon lo guigne sayon po plurè,
Le vïn de louro vigne lou féji chantè.*

*E venion vé lo vilo lou pié djïn dez'eklouo,
Le batouon su l'épalo, le panié chorjo.*

*Kan é féjjion lo féto prenion ïn chapé rouon,
Po lo bourè o katre, tapèvon do talon.*

*Chi l'èron on ribouoto kourion lou kobore.
Louro feno dévoto djeji souon chopele.*

*Tou le ton po Chalande, o lo féri é venion
Po le gran sand' é beyon le kanon.*

*Kan vegni f'ïn déssanbre sagnèvon le kayon.
Sossisse è boudin tondre fejjion la reveyon.*

*Lo djèmonje o lo messo à mankévon pè
E po Pèke o konfesso é venion se néteyè.*

*De loro foi soulido sèmon lur z'éretié,
Gordon lor abitude d'être voyon è gué.*

*E gordon on famiye noutron bouon vié patoi,
Sur k'après l'an dou milo le tournaran parlè*

Antoinette Meunier (janvier 1976)

² Voir le site : <http://forezhistoire.free.fr/>

³ Cf. BAROU, Joseph et DAMON, Maurice. « Hommage aux patoisants du Forez », *Village de Forez* (octobre 2010), n° 112, p. 20-23.

Sur l'air de : *"Quand j'étais chez mon père, apprenti pastoureau..."*

Patois, patois

*Avant l'an mil, depuis les Gaulois,
Des champs à la ville, nous parlions le patois.*

*Patois, patois, langue de nos pères
Notre patois, nous voulons te garder.*

*Dans le temps, nos pères n'étaient pas des bourgeois
Ils ne voyageaient guère, ils parlaient le patois.*

Patois, patois...

*En labourant la terre ils chantaient la chanson
A la queue de l'araire ils faisaient droit les sillons.*

*Une faucille à la main, ils faisaient les moissons,
Et l'hiver dans la grange battaient au fléau.*

*Quand ils avaient la guigne ils ne savaient pas pleurer,
Le vin de leur vigne les faisait chanter.*

*Ils venaient à la ville les pieds dans des sabots,
Le bâton sur l'épaule, le panier plein.*

*Quand ils faisaient la fête ils prenaient leur chapeau rond,
Pour la bourrée à quatre, ils tapaient du talon.*

*S'ils étaient en fête ils couraient les cabarets.
Leur femme dévote disait leur chapelet.*

*Chaque année pour Noël, à la foire ils venaient
Pour le Grand Samedi ils buvaient un coup.*

*Quand venait la fin décembre ils saignaient le cochon.
Saucisses et boudins tendres faisaient le réveillon.*

*Le dimanche à la messe ils ne manquaient pas,
Et pour Pâques à confesse ils venaient se nettoyer.*

*De leur foi solide nous sommes les héritiers,
Gardons leur habitude d'être vaillants et gais.*

*Et gardons en famille notre bon vieux patois,
Sûrs qu'après l'an deux mille on le parlera à nouveau.*

Pour parler du patois, dire le goût qu'elle en a et la crainte qu'elle éprouve de sa disparition, Antoinette Meunier, paysanne de la montagne, a choisi d'écrire un poème, mis en musique sur un air connu. On l'imagine recherchant les mots les plus justes, affinant ses rimes, composant ses alexandrins... Le patois n'est pas, ici, celui de la langue courante et sans apprêt de la conversation de tous les jours. Au contraire, parce qu'il est destiné à être écrit, récité et chanté, le texte est le fruit d'une longue préparation. Ce patois, s'écartant de son rôle premier, épousant la forme poétique, se veut au service de sa propre célébration. Le titre - *Patoi, patoi* - est comme une invocation : on s'adresse au patois lui-même, comme à une personne chère ; on l'assure à chaque refrain, comme pour conjurer le sort, que *voulon te gardè*, nous voulons te garder. C'est en devenant fragile qu'il est devenu précieux,

parce qu'il est en danger qu'il est sacralisé, et du même coup se fige. Une célébration qui préfigure l'oraison funèbre...

Et pourtant ! S'il n'est plus la langue de la vie quotidienne, le patois s'est donné d'autres manières et d'autres raisons d'exister.

Il s'est fait spectacle, mieux encore, spectacle vivant. De nombreux villages connaissent ces groupes, dits de l'amitié, du troisième âge ou de l'automne, qui, parmi d'autres activités, s'entraînent à maintenir le patois local. Les plus habiles dans ce qui fut leur première langue maternelle racontent des souvenirs, des histoires, des « blagues »... Il ne s'agit plus des veillées anciennes entre voisins qui s'organisaient sans façon au domicile de l'un d'entre eux. Au contraire, les séances ont toute l'apparence de petits spectacles programmés à l'avance. Un calendrier est arrêté ; un local est mis à disposition par une municipalité ou une association ; les sièges sont disposés de manière à accueillir un public ; quelquefois même, un animateur apporte son concours ; les participants, quand ils se font chanteurs, conteurs ou blagueurs, sont applaudis, avec d'autant plus de cœur qu'ils ont mieux su entraîner les participants dans leurs prestations patoisantes. S'ils ont plu, les spectateurs en redemandent⁴... C'est ainsi que se déroulent les soirées de *Patois Vivant*. C'est ainsi que, au cours d'une de ces soirées, les spectateurs ont repris en chœur les vers d'Antoinette Meunier, puis qu'ils l'ont applaudie.

Le texte d'Antoinette est étonnant. On a bien compris que la lancinante reprise du mot « patois », dès le titre puis dans les refrains, a pour but de nous convaincre des vertus impérissables de notre langue locale ! En revanche, dans les couplets, il n'est question du patois que dans le premier, pour signaler sa très grande ancienneté - *Davan l'an mil, d'après lou Goloj*, « avant l'an mil et même depuis les Gaulois » -, et dans le dernier, pour nous convaincre que le patois a encore un avenir *après l'an dou milo*, après l'an 2000.

Entre ces deux bornes aux allures millénaristes, qui fixent une sorte de temps mythique du patois, dans les onze autres couplets qui forment le corps du texte, on ne nous parle pas en réalité du patois. Il y est question de l'ancien travail de la terre et de ses instruments, de la vigne et du vin, des fêtes et des danses, du marché et des foires à la ville, du cochon et du réveillon, de la vaillance des paysans du temps passé, de leur gaieté, de leur endurance face au destin, de leur religion. Le texte passe ainsi en revue les différents aspects de la vie quotidienne, rimant et chantant les mérites d'un passé immémorial ! Le patois n'est plus que prétexte à l'évocation, en condensé, d'un mode de vie qui a disparu plus sûrement et plus vite que le patois lui-même. *Patoi, patoi, voulon te gardè* : ce qu'on attend du patois, c'est qu'il demeure, pour quelque temps encore, témoin poétique et symbole joyeux de pratiques villageoises désormais d'un autre âge.

Nostalgie, bien sûr ! Le *bouon vié patoi*, le bon vieux patois, se fait l'expression du bon vieux temps idéalisé d'une lointaine et approximative mémoire. De fait, les thèmes qu'énumèrent les couplets de notre poème reflètent avec une grande proximité les sujets qui, depuis de nombreuses années, font rire et s'émouvoir les participants des soirées de *Patois Vivant* : les métiers, les travaux et les jours, les fêtes de village, la religion. On en rencontre d'autres : l'école, les recettes de cuisine, l'invisible et les mauvais sorts... Sur tous ces sujets, pour mieux dire leur vie, plusieurs se sont, eux aussi, faits poètes patoisants.

⁴ On assiste depuis quelque temps à une « patrimonialisation » du patois, euphémisme pour signifier qu'il échappe à ceux qui le pratiquent. Objet commercial, il donne lieu à des manifestations inscrites dans la programmation des offices de tourisme.

Si, par-delà la nostalgie, le spectacle du patois attire son public, c'est parce qu'il permet de s'observer soi-même, de reconnaître entre soi des appartenances communes, dont le patois se fait l'écho. On a ailleurs relevé⁵ que les auditeurs et spectateurs des soirées *Patois Vivant*, à l'invitation de l'animateur, se repèrent les uns les autres selon leur origine géographique, plus exactement en fonction de leur appartenance au même village d'origine. Et ils notent, avec une sorte de gourmandise, les particularismes dans le vocabulaire, les expressions, les intonations qui, pour minimes qu'ils soient le plus souvent, tracent cependant les limites invisibles à l'intérieur desquelles vivent et s'observent mutuellement les communautés villageoises. De nombreux participants, qui habitent la ville, sont néanmoins descendants d'anciens habitants des villages. Le patois familial, dont ils ont conservé une bonne connaissance, les amène, eux aussi, à se référer aux mêmes origines.

Le patois est alors un moyen de repérage social et culturel. Il a un rôle social ancré plus profondément encore. Le patois a le plus souvent été, au moins pour les plus anciens, ce qu'on appelle leur première langue maternelle, celle qu'ils ont apprise de leur mère avant de fréquenter l'école. Or, Antoinette Meunier, célébrant son patois, le qualifie *longo de notrou père*, langue de nos pères. Que faut-il comprendre ? La référence paternelle n'est pas là pour évoquer une situation d'apprentissage de la langue. Elle fait référence à l'organisation de la société villageoise forézienne : société patrilinéaire qui attribue au père de famille l'autorité, mais aussi la mission de transmettre à un descendant mâle un nom, mieux encore un « sobriquet », un patrimoine, une réputation, et tout ce qui caractérise la « maison » à laquelle il appartient. Le patois, déclaré langue de nos pères, qu'Antoinette nous exhorte à garder *on famiye*, en famille, est le moyen le mieux à même d'exprimer la force de l'organisation de la société dans laquelle il est pratiqué et de rappeler la nécessité de sa transmission dans le cours de l'histoire des familles et des communautés.

Patois-célébration, patois-nostalgie, patois-spectacle, patois-appartenance, la langue de nos pères est aussi patois-transmission.

Il est un autre usage du patois qui perdure aujourd'hui, juste esquissé dans notre poème. Une séance de patois ne saurait être vraiment réussie sans le récit de quelque farce ou d'une blague. Les sujets sont divers. Antoinette Meunier en laisse entrevoir deux. L'un est dans le rôle du vin, évoqué par trois fois, vin consolateur, mais aussi vin des fêtes et des débordements qui font tellement rire ; l'autre est dans l'opposition rimée, qui, elle aussi, fait s'esclaffer le public, entre le *kobore*, le cabaret que fréquentent les hommes et le *chopelle*, le chapelet que récitent les femmes. A chaque sexe sa façon de pratiquer sa religion, pourrait-on traduire ! Voilà un propos quelque peu sacrilège, en apparence mal accordé avec la *foi soulido*, la foi solide de nos pères chantée quelques vers plus loin. Il y a aussi, dans le registre des blagues, la gaudriole à connotation sexuelle, dont le succès public est garanti. Blagues vineuses, blagues de curé, blagues sous la ceinture... Toutes remplissent leur mission. Le patoisant est bilingue. Délaissant momentanément le français, c'est par l'usage de son patois que, racontant ses blagues, il s'autorise à transgresser symboliquement les règles sociales admises et respectées. En voici une illustration concrète. Un patoisant de naissance, nouveau venu au cours de l'une des récentes soirées de *Patois Vivant*, s'était déclaré disposé à prendre la parole. Un long moment s'était écoulé sans qu'il se manifeste. Il s'est avancé enfin pour raconter son histoire. Pourquoi avoir attendu ? Il voulait d'abord entendre les premiers orateurs et connaître la teneur et la tournure de leurs récits. C'est

⁵ Cf. BAROU, Joseph et DAMON, Maurice. « Hommage aux patoisants du Forez », *Village de Forez* (octobre 2010), n° 112, *Ibid.*

après avoir constaté qu'ils étaient de la même veine gauloise que celui que lui-même avait en réserve qu'il a estimé pouvoir, selon son expression, « y aller ». Patois-transgression !

Que va devenir le patois ?

Le mieux est d'écouter encore Antoinette Meunier. Dans un autre de ses poèmes, *Notron patoi*, elle a sa réponse, un brin ironique :

*Mè nou, gardon notron patoi.
O é de vé ché nou, le lésson pè tombè.
Beto k'in jour, kokün pouro n'on fére in livre,
E lou jouéne o lo paji é voudran tou le lire !
Surtou che vou lou djin lou kounte d'otré vé
Puiske voué o lo mouodo de reveni o vié.*

*Mais nous, gardons notre patois.
Il est de chez nous, ne le laissons pas tomber.
Peut-être un jour, quelqu'un en fera un livre,
Et les jeunes à la page voudront tous le lire !
Surtout si vous leur dites les contes d'autrefois
Puisque c'est la mode de revenir au passé.*

Les propos prémonitoires d'Antoinette, s'il en était besoin, seraient de nature à encourager et soutenir le patient travail entrepris de recueil, de conservation, d'explication et de diffusion du patois... pour en faire un livre, des livres, des articles, des colloques...

Maurice Damon